



« Au IV^{ème} siècle, les conditions étaient mûres pour une conversion de l'Empire romain au christianisme. Il n'y aura pas de nouveau IV^{ème} siècle. L'Histoire vit de genèses : elle ignore la palingénèse, ce retour à l'ordre ancien. »

Ce qui meurt et ce qui naît

Entretiens d'Émile Poulat avec Danièle Masson

Les éditions Desclée de Brouwer viennent de publier *"France chrétienne, France laïque, ce qui meurt et ce qui naît"*, où Émile Poulat s'entretient avec Danièle Masson.

En matière d'Histoire du catholicisme contemporain et de sociologie du fait religieux, Émile Poulat est sans doute l'auteur le plus pertinent et le plus fécond : il leur a consacré, de 1957 à 2007, une trentaine d'ouvrages.

Même si les instances de l'Église et de l'État ne l'ont pas toujours honoré à la hauteur de ses mérites, elles n'ont cessé depuis des décennies de faire appel à lui pour traiter de manière exhaustive et définitive des grandes questions. Témoins *"Notre laïcité publique"* (2003), et *"Les Diocésaines"* (2007).

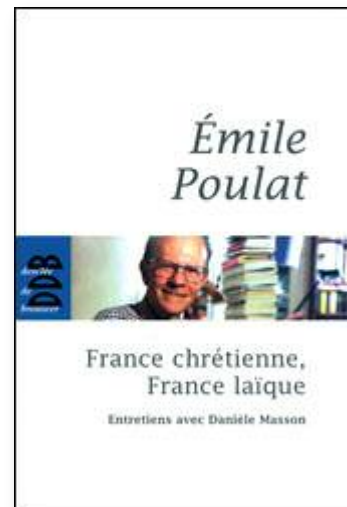
Il livre, dans ce dernier ouvrage, son testament intellectuel et spirituel.

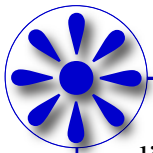
Que pouvait-on attendre d'une rencontre entre une « catholique de sensibilité traditionnelle », comme on dit, et l'un des grands historiens et sociologues du fait religieux contemporain, qui se dit lui-même « spécialiste de l'entrechoc des deux cultures, laïque et catholique » ? Un duel, une capitulation en rase campagne, une conversion ?

Un vrai dialogue

Le mérite de ce livre, entre controversia et disputatio, est d'être un vrai dialogue ; non pas un débat où l'on compte les coups, mais une controverse où l'on est prié d'entrer.

Impressionnée par la vaste culture de son interlocuteur, auquel rien ne demeure étranger, Danièle Masson n'est pourtant pas son faire-valoir. Elle ne le ménage pas, cherche à débusquer les failles d'une pensée qu'elle trouve trop acquise à la modernité, et quête le secret d'un être qui se dit « laïquement catholique ». Émile Poulat s'y livre et y livre son époque avec une sincérité et une lucidité peu communes. Cela donne un livre foisonnant, où, à fleurets à peine mouchetés, on parle de tout, du modernisme, de la vérité à





l'épreuve de la liberté, du christianisme au risque de la science et de la laïcité, du Concile, de l'islam, du Motu proprio, etc.

Il arrive à Poulat d'esquiver, ou, comme il le dit, de « sortir des questions ». C'est que sa démarche n'est pas facile à saisir. Aimant le débat, mais non la polémique, il voit cependant dans le conflit la clé de l'histoire, même religieuse. Il scrute donc les conflits de manière non conflictuelle. C'est peut-être à cause de notre habitude de prendre passionnément parti que nous avons du mal à comprendre qu'il ait pu s'intéresser au modernisme, puis au catholicisme intégral, sans épouser la cause de l'un ou de l'autre. C'est ce que l'époque impatiente lui reproche : « On voudrait bien qu'Émile Poulat nous dise ce qu'il faut en penser. » Mais Poulat ne dicte pas de prêt-à-penser, il donne à penser, en analysant, de manière exhaustive, une documentation immense : pari risqué sur l'intelligence du lecteur... Il aime garder à l'égard de son sujet une distance, et, comme il le dit, « une distanciation à soi-même ». L'observation, le constat sont ses maîtres-mots. Mais on choisit ses constats. Dire, par exemple, que nous sommes dans « un monde sorti de Dieu et qui ne reviendra pas plus à cet antérieur qu'un poussin éclos de sa coquille », ou que « l'agnosticisme dénoncé par Pie X est un acquis irréversible » et « le postulat fondamental des sciences humaines comme de toute science », relève-t-il du constat ou du jugement ?

Un modernisme érudit

Si l'on voulait trouver à ce livre un fil d'Ariane, ce serait à coup sûr le modernisme. Qu'est-ce à dire ? Dans sa déclaration *Dominus Jesus* du 6 août 2000, le cardinal Ratzinger en donnait les trois caractéristiques : la conviction que « Dieu est insaisissable même par la révélation chrétienne ; l'attitude relativiste à l'égard de la vérité ; le subjectivisme qui, tenant la raison comme seule source de connaissance, devient incapable d'élever son regard vers le haut pour oser atteindre la vérité de l'être ». Tout autre est la définition d'Émile Poulat : « Le modernisme, au sens étroit et premier du mot, c'est l'accepta-





tion de la méthode historique et critique, et la démarche scientifique a son prix. » C'est donc un « acquis », un progrès de l'esprit, sur lequel il n'est pas possible de revenir. Poulat en donne une application extrême : « Dieu a cessé d'être un personnage de l'histoire. » Cela peut vouloir dire que l'histoire du salut n'est pas réductible au savoir historique, cela peut aussi vouloir dire que le Dieu des juifs et des chrétiens, intervenant dans l'histoire des hommes, n'existe pas.

« Le postulat de toute science, affirme Poulat, est d'exclure les questions transcendantes, de travailler dans les limites de la simple raison, de l'observation et de l'expérience. »

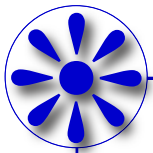
Formulation très kantienne, qui lie l'évidence d'une exigence à un présupposé philosophique. Que la science soit limitée à la phénoménalité des choses n'entraîne pas qu'elle exclue les questions transcendantes : si elle le fait, elle excède ses limites et transgresse ses propres lois. Cordonnier, pas au-dessus de ta chaussure ! Savant, pas au-delà de ta science !

On pourrait jouer à rapprocher certaines des affirmations de Poulat : « La raison kantienne n'est pas la raison catholique », et : « Je considère le kantisme comme la forme d'esprit de tout homme normalement constitué. » On ne peut donc être que kantien ou à la rigueur pré ou post-kantien. Mais que faire de la pensée de Benoît XVI, manifestement antikantienne ? À force d'historiciser la raison, de la faire dépendre d'un temps et d'un lieu, on risque de perdre toute notion de vérité et toute aspiration à l'universel.

Mais pour Poulat l'époque est passée du monopole de la vérité au pluralisme des systèmes de conviction. Interrogé sur le point de savoir si ce pluralisme n'entre pas en conflit avec la vérité chrétienne, il fait une curieuse réponse : « Oui, le conflit est insurmontable. Mais il n'est pas sans issue. »

Cette réponse est bien dans sa manière. Elle rend compte de sa position sur la laïcité. Il ne cherche pas à minimiser « la violence fondatrice de la loi de 1905 », il admet qu'elle fut une « révolution culturelle ». Mais voilà : elle est notre cadre institutionnel, il faut donc en tirer parti :





« L'Église n'est pas tolérée, elle est libre et n'a qu'à user de sa liberté. » Et qu'est-ce qui empêche en effet la hiérarchie catholique d'annoncer à temps et à contretemps l'Évangile et ses exigences, sinon une coupable autocensure, et une laïcité qu'elle intériorise ?

« Quel est votre Dieu ? »

Un des aspects les plus émouvants du livre, c'est ce qu'Émile Poulat appelle son « testament spirituel ». Pressé dès les premières pages de dire l'objet de sa foi – « Ce que je crois tient dans le Credo, disait Clavel. Feriez-vous la même réponse ? » –, il esquive, et il faut attendre cent pages encore pour qu'il se pose lui-même la question : « Quel est l'essentiel de la foi ? Pour beaucoup, c'est l'adhésion à un Credo. Pour moi, c'est la relation à Dieu. Je préfère les orants aux croyants. » Ce Dieu saisi en direct exclut-il l'adhésion aux vérités révélées ? « La foi est affaire de foi », dit-il ailleurs, et donc piétiste, auto référentielle plus qu'adhésion.

« Être moderne, c'est apprendre à séparer », dit Poulat. Comme tout moderne conscient et soucieux de l'être, il est l'homme des séparations. Séparation de la foi et de la prière, de la foi et de la vie : « Ce qu'il faut faire, c'est à la vie qu'il convient pour une part de le demander, tandis qu'à l'Église, on continuera de demander ce qu'il faut croire. » Séparation entre les mystiques, puisqu'après les mystiques de la foi, il mise sur les mystiques de la charité et de l'espérance ; et entre les théologies, puisqu'aux théologies affirmatives, il préfère les théologies interrogatives.

Mais ce n'est pas là le cœur du christianisme d'Émile Poulat. Dès les premières pages, il livre une des clefs de sa vie et de sa démarche : la conscience comme dernière instance, et non le directeur de conscience. Libre examen qui n'est pas seulement une option particulière, mais un fait d'époque : Clovis, remarque-t-il, se convertit avec sa troupe, mais les traditionalistes eux-mêmes invoquent la conscience personnelle ; être traditionaliste par choix, c'est déjà mettre une distance entre soi et la tradition.





Poulat rappelle qu'aux alentours de la trentaine, il a vécu « la nuit critique », traversée du Buisson-ardent brûlant toutes les images et représentations. « Dieu ne se prouve ni ne s'éprouve », dit-il. On pourra penser que sa foi s'est épurée, ou bien qu'à force d'en avoir éliminé les éléments étrangers, il risque de ressembler à Héraclès revêtant la robe de Déjanire.

Peut-être plus horizontale que verticale, sa foi ressemble à ces nappes phréatiques, invisibles et vivantes, où il voit l'image de l'espérance. Elle est inséparable, aussi, de l'amour d'autrui, d'une sociabilité chez lui naturelle, mais que la foi surnaturalise : « Du mystère de la Sainte Face au mystère du visage humain ».

L'aveugle-né, pour lui, ce n'est pas celui qui ne voit pas Dieu, mais celui qui ne voit pas son frère. D'où sa sympathie pour la communauté de Sant'Egidio, d'où son goût de la rencontre et son rejet du conflit : « Se connaître, ce n'est pas seulement passer de l'imaginaire au réel : c'est aussi changer le réel... Ce n'est pas passer du conflit au consensus : c'est prendre ensemble la mesure des divergences et les moyens de les réduire. »

Attentif aux « couches profondes de la vie religieuse », vitalité hors champ, « nappes phréatiques » où le christianisme puise et se renouvelle, il fait sien – et c'est son sous-titre – le mot de Veillot : « Vous voyez ce qui meurt, vous ne voyez pas ce qui naît. »

Vous voyez les chênes qu'on abat, vous ne voyez pas les futaies qui naissent. L'image est belle, même si son interlocutrice et lui n'ont pas la même conception des futaies et des chênes.

Vincent Véga

